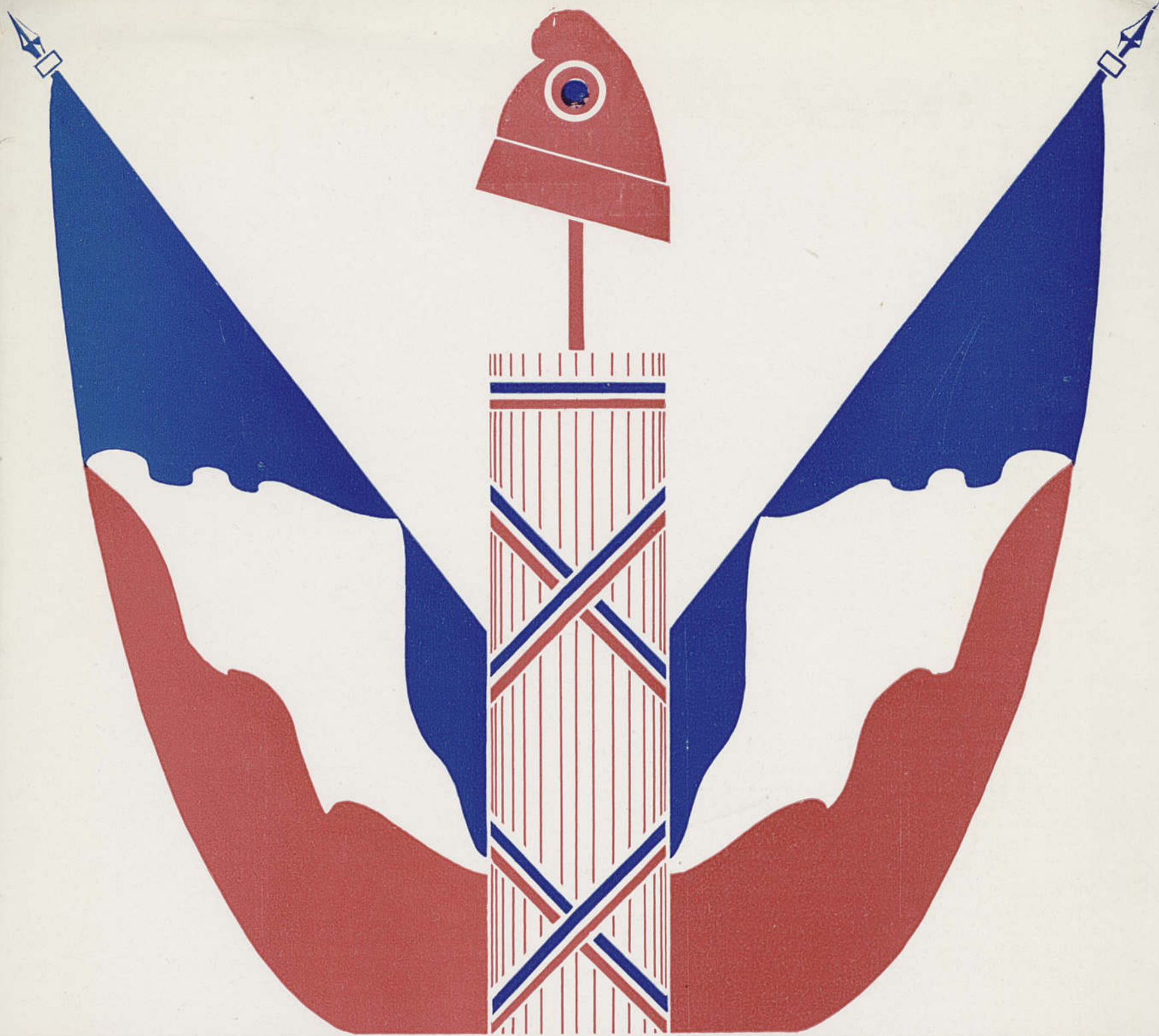




LA MARSEILLAISE

UN FILM DE

JEAN RENOIR

PRÉSENTE UNE PRODUCTION
de la SOCIÉTÉ d'EXPLOITATION



ET DE PRODUCTION
CINÉMATOGRAPHIQUE

"LA MARSEILLAISE"

SCÉNARIO

L'action commence le lendemain de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789. Après une courte visite à la Cour de Versailles dans tout l'éclat de ses derniers jours, nous passons dans le Midi de la France aux environs de Marseille.

Un paysan, CABRI, ayant tué un pigeon appartenant au seigneur du village, se voit menacé des galères. Il réussit à s'échapper et gagne la montagne. Il y rencontre deux jeunes patriotes qui ont fui Marseille où les réactionnaires traquent et emprisonnent les révolutionnaires. Ce sont ARNAUD, commis aux douanes sur le port, dont la seule passion est la liberté et BOMIER, un maçon vigoureux, tout plein de la joie de vivre. Les trois fuyards s'installent ensemble comme des robinsons. De temps à autre, un curé, ami d'ARNAUD, vient leur apporter de la nourriture et les nouvelles.

Un jour, les trois hommes, voient dans le lointain la lueur de grands incendies. Ce sont les pigeonniers et les châteaux des seigneurs qui brûlent. Pour nos amis, c'est le signal de la séparation. CABRI retourne dans son village. ARNAUD et BOMIER descendent sur Marseille.

Rentrés chez eux, ils reprennent leurs activités et leurs luttes. La ville toute entière est maintenant gagnée aux idées nouvelles, mais elle vit sous la menace des trois forts qui sont entre les mains d'officiers réactionnaires. Les patriotes se réunissent dans les docks, au milieu de ballots venant du monde entier, et décident de s'emparer de ces forts. C'est ainsi qu'ARNAUD, BOMIER, un portefaix nommé ARDISSON, un artiste peintre avignonnais, Javel, et une vingtaine de portefaix (aujourd'hui dockers) réussissent à s'emparer pacifiquement du fort Saint-Nicolas.

BOMIER, caché dans un tonneau, tient en respect le corps de garde, tandis que JAVEL annonce à la garnison qu'ils sont 2.000 hommes armés dehors. BOMIER, court aux cachots, libérer CUCULIÈRE, un jeune portefaix qui avait été enfermé pour délit politique. Le marquis de SAINT-LAURENT, commandant du fort, arrive au moment où les portefaix et les soldats fraternisent. Il ne comprend rien aux explications d'ARNAUD, ni à ces mots étranges : PATRIE-NATION-CITOYENS. Il préfère abandonner son poste plutôt que d'assister à ce bouleversement.

Nous retrouvons SAINT-LAURENT et sa femme dans un modeste hôtel de Coblenz où ils ont émigré. Deux ans ont passé. La guerre vient d'être déclarée, entre la France d'une part, et l'Autriche et la Prusse d'autre part. Les émigrés proclament leur joie de pouvoir rentrer en France pour y conquérir leurs privilèges. Seul, parmi eux, SAINT-LAURENT se montre peu enthousiaste. Il leur rappelle que les Français ont toujours su se battre ; il éprouve en outre, une grande tristesse à l'idée de porter les armes contre ses compatriotes.

Les premiers résultats de la guerre sont désastreux pour la France. Les officiers aristocrates français trahissent ou désertent.

A Marseille comme dans toute la France l'opinion publique est révoltée par les défaites de nos armées. On accuse Louis XVI de faiblesse et Marie-Antoinette de complicité avec l'ennemi.

La ville de Marseille décide d'envoyer à Paris un bataillon qui se joindra aux représentants des autres départements et des districts parisiens, pour imposer au Roi les mesures nécessaires au salut public ; ARNAUD, CUCULIÈRE, ARDISSON, JAVEL s'enrôlent. BOMIER ne peut s'inscrire parce qu'il a des dettes et que les conditions de l'engage-

ment exigent une parfaite honorabilité. Sa mère, bien que désespérée du départ de son fils, lui trouve l'argent nécessaire. Quelques jours après le bataillon quitte Marseille. Une foule enthousiaste et émue les acclame et entonne avec eux ce nouvel hymne de Rouget de l'Isle qu'ils ont adopté comme chant de marche.

Un mois durant, nos amis marchent vers la capitale. Parfois ils traversent des pays réactionnaires où l'on essaie de les arrêter. Mais le plus souvent ils sont accueillis avec le plus grand enthousiasme. Partout, ils répandent leur chant de route qui est devenu le "**CHANT DES MARSEILLAIS**". Enfin, ils arrivent à Paris et font leur entrée par le Faubourg Saint-Antoine, en chantant leur hymne de guerre. Le Paris de la Bastille et des droits de l'homme leur fait une réception grandiose.

Les jacobins ont organisé en leur honneur un banquet aux Champs-Élysées. Une troupe d'aristocrates vient les insulter et les provoquer. Une bagarre éclate. Les allées des célèbres jardins résonnent bientôt du cliquetis des sabres. Les aristocrates battent en retraite, poursuivis jusque dans Paris par les Marseillais. Dans la bousculade, une jeune parisienne, Louison est blessée, BOMIER la prend sous sa protection, et ce sera le début d'une charmante idylle.

A la Cour, au Palais des Tuileries, les réactionnaires se préparent ouvertement à accueillir les Autrichiens à Paris, et à écraser la Révolution. Marie-Antoinette réussit à obtenir du vacillant Louis XVI la publication du célèbre manifeste du Duc de Brunswick, généralissime des armées de l'invasion. Ce manifeste menace les Français des pires punitions s'ils osent se défendre et s'ils attentent à la liberté du Roi.

Le résultat de cette publication est immédiat et foudroyant. La colère populaire est à son comble. Les forces révolutionnaires réunies donnent au Roi, 9 jours pour abandonner sa politique néfaste. Nos Marseillais sont au premier plan de cette activité. Seul, BOMIER, vit quelque peu en dehors de ces événements, tout rempli de son amour pour Louison et de ses projets d'avenir avec elle.

Sous l'influence de ses mauvais conseillers, Louis XVI reste sourd aux demandes du peuple français. Les forces populaires décident donc d'assiéger le Palais. C'est le 10 AOUT. Ils prennent position devant le château, décidés à tout faire pour éviter une effusion de sang.

Mais ils sont attirés dans un piège, et mitraillés à bout portant par les Suisses. Une formidable débandade s'ensuit. BOMIER est grièvement blessé, et meurt dans les bras de Louison.

Tout Paris est en marche. Bientôt les forces populaires attaquent de nouveau, et dans un élan irrésistible, s'emparent enfin des Tuileries. Louis XVI et sa famille se sont réfugiés à l'Assemblée Nationale. Cette journée amène la déchéance du Roi et la convocation de cette convention nationale qui a donné à la France la première République.

Pourtant les armées autrichiennes approchent de Paris. Le bataillon des Marseillais se remet en marche, cette fois-ci vers des frontières différentes. ARNAUD, CUCULIÈRE, ARDISSON et JAVEL vont renforcer les bataillons des volontaires de l'Est. Nous les quittons juste avant la bataille de Valmy où nos armées devaient arrêter définitivement l'avance de l'ennemi. Nos amis sentent durement la perte de leur camarade BOMIER, mais confiants dans l'avenir de leur révolution, ils marchent vers la bataille, prêts à donner leur vie pour la liberté.